



Chrétien de Troyes
Yvain,
le chevalier au lion

Le livre

De tous les chevaliers qui ont bercé nos rêves d'enfance, les plus prestigieux sont les Chevaliers de la Table ronde, réunis autour du roi Arthur. Dans *Le Chevalier au Lion*, Chrétien de Troyes raconte les prouesses du plus entreprenant d'entre eux, Yvain, en quête d'aventure et d'amour dans un monde merveilleux, peuplé de dragons, de géants, où sévissent d'étranges et cruelles coutumes. Ce n'est que grâce à l'aide d'un lion, symbole de courage, de loyauté et de noblesse, qu'Yvain peut en venir à bout et, au terme d'un itinéraire initiatique tourmenté, devenir enfin pleinement lui-même.

L'un des plus anciens, des plus grands et des plus émouvants romans de chevalerie dans une version nouvelle qui a su allier rigueur et clarté.

L'auteur

Romancier le plus célèbre du Moyen Âge, Chrétien de Troyes vivait dans la seconde moitié du XII^e siècle à la cour de Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine, puis auprès de Philippe, comte de Flandres. Il a fait connaître en France ce qu'on appelle « la matière de Bretagne » : le roi Arthur et les chevaliers de la table ronde. Ses romans mettent en scène des chevaliers en quête d'un équilibre entre la vie chevaleresque et le mariage, sujet dont on débattait à la cour de Marie (*Érec et Énide*, *Cligès*, *Yvain, le chevalier au Lion*) ou évoquent ce que devrait être l'amour courtois : *Lancelot* ou *Le Chevalier de la Charette*. À la demande du comte de Flandres, il composa *Perceval* ou *Le Conte du Graal*, qu'il laissa inachevé. *Lancelot* et *Perceval* sont à l'origine d'un immense roman : le *Lancelot* en prose

et le point de départ de tout le cycle du Graal. *Yvain, le chevalier au lion* a été adapté, à l'école des loisirs, par Jean-Pierre Tusseau.

Chrétien de Troyes
Yvain,
le Chevalier au Lion

Adaptation nouvelle
par Jean-Pierre Tusseau

Classiques
Texte intégral

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

PRÉSENTATION

De tous les chevaliers qui ont bercé les rêves d'enfance d'une multitude de générations, les plus prestigieux sont, sans conteste, les chevaliers de la Table ronde, réunis autour du plus prestigieux des souverains, le roi Arthur.

Depuis Chrétien de Troyes, leurs exploits ont inspiré bien des romanciers, dramaturges ou poètes (de nombreux remaniements anonymes ayant abouti au grand cycle *Lancelot-Graal* mais aussi *Merlin* de Robert de Boron au XII^e siècle, *La Mort d'Arthur* de Thomas Malory à la fin du XV^e siècle, *Les Chevaliers de la Table ronde* de Creuzé de Lesser en 1813, *Les Idylles du roi* de Tennyson en 1842, *King Arthur* de George Bulwer-Lytton en 1848-1849, *The Waste Land* de T.S. Eliot en 1922, *Les Chevaliers de la Table ronde* de Jean Cocteau en 1937, *Le Roi pêcheur* de Julien Gracq en 1948...).

L'univers arthurien a également été source d'inspiration pour des musiciens (*King Arthur* de Purcell en 1691, *Parsifal* de Wagner en 1877 ou,

moins connus, *Viviane* en 1882 et *Le Roi Artus* en 1903 d'Ernest Chausson...).

Nombreux sont également les cinéastes qui ont donné leur vision des chevaliers de la Table ronde. Nous nous contenterons de rappeler quelques œuvres marquantes fort différentes les unes des autres (*Les Chevaliers de la Table ronde* de Richard Thorpe en 1953, *Lancelot du lac* de Robert Bresson en 1974, *Perceval le Gallois* d'Éric Rohmer en 1978, *Excalibur* de John Boorman en 1981...).

Les prouesses des chevaliers de la Table ronde vont bien au-delà des exploits terriblement physiques des chevaliers de chansons de geste. On retrouve inévitablement les coups de lance ou d'épée, les heaumes cabossés, les hauberts démaillés. Il n'y a pas plus de littérature chevaleresque sans cervelles qui coulent des crânes fendus ou de lambeaux de foie à la pointe des lances qu'il n'y a de guerre propre. Mais le ton est différent. Il y a dans *Yvain, le Chevalier au Lion* une part de parodie des chansons de geste. Le combat qui oppose Yvain à Harpin (chap. IX) se termine par une série de comparaisons de boucherie : trancher une grillade, tailler dans le lard, arracher un gigot, tremper la lance dans le sang comme dans une sauce... du ketchup avant l'heure !

Ce ne sont pas les seuls traits amusants de ce roman qui ne manque pas d'humour : lorsque Yvain, devenu invisible, observe les chevaliers qui enragent de ne pas le trouver ; ou bien quand notre héros, guéri de sa folie grâce à l'onguent que la jeune fille n'a pas ménagé, regarde tout autour de lui pour s'assurer que personne ne le voit s'habiller ; quelques quiproquos ; le seigneur du château de Pire Aventure qui veut absolument donner sa fille en mariage à Yvain ; des propos légèrement irrévérencieux lorsque Chrétien de Troyes nous dit avant un combat particulièrement redoutable qu'Yvain a bien confiance en Dieu... mais ne néglige pas son lion pour autant ! enfin, quelques réflexions sur l'inconstance des femmes que l'on ne peut manquer de remarquer dans ce roman courtois qui fait la part belle à la dame.

Si les résultats des coups portés sont toujours les mêmes, inévitablement, les motivations des chevaliers de la Table ronde n'ont que peu de rapport avec celles des chevaliers de chansons de geste, à la fois moins politiques et plus individualistes. Ce ne sont pas des personnages au destin tragique, broyés par la logique implacable de l'univers féodal (comme *Raoul de Cambrai*) mais des êtres capables de se forger un destin personnel.

Yvain ne lutte pas pour la grandeur du royaume ou de la chrétienté (comme Roland) ou pour maintenir sur le trône un roi légitime à l'autorité contestée (comme Guillaume d'Orange dans *Le Couronnement de Louis*). S'il se lance dans l'action, c'est par attrait de l'aventure. S'il devient seigneur de Landuc, du domaine de la fontaine merveilleuse, c'est au terme d'un itinéraire individuel qui lui permet d'être enfin lui-même dans sa plénitude.

Sans nier la vaillance qui lui permet de vaincre Esclados le Roux (chap. II), intervient une grosse part de hasard échappant à la logique narrative la plus rigoureuse (l'aide de Lunette, l'anneau qui rend invisible). C'est ainsi qu'Yvain épouse Laudine avant même d'être vraiment mûr pour l'aventure du mariage. Leur bonheur tourne vite au drame. La suite du livre n'est que le récit d'une lente maturation personnelle, d'une reconquête délibérée de la dame et du fief qui ne dépendent cette fois que de la volonté du héros.

Mûri par les épreuves, Yvain, devenu le Chevalier au Lion, est enfin capable de s'imposer à Laudine et de trouver le difficile équilibre entre l'amour et la chevalerie. Problème toujours d'actualité que ce fragile équilibre entre la vie professionnelle et la vie sentimentale ou familiale ! Pour

Chrétien de Troyes, le mariage n'est pas un aboutissement mais le début d'une autre aventure.

L'intérêt de l'œuvre est loin d'être purement historique ou documentaire (vie à la cour, justice royale, condition des ouvrières...). Comme les exploits d'Ulysse, ceux d'Yvain échappent au temps, et la magie continue d'opérer. Il ne faudrait pas s'arrêter à l'apparence extérieure des personnages et des décors, car le récit repose sur tout un fond archaïque celtique.

Le point de départ s'apparente au motif du chevalier qui s'aventure dans l'Autre Monde pour y conquérir l'amour d'une fée (Laudine) en triomphant d'un guerrier surnaturel (Esclados)¹.

L'ambiance et le décor sont empreints de légende et de mythologie : des dragons qui crachent du feu, des monstres engendrés par des divinités diaboliques auxquels on paie chaque année un tribut de trente jeunes filles, des anneaux magiques, des géants (on ne peut s'empêcher de penser au Minotaure, au Cyclope, à l'anneau de Gygès...), des fontaines merveilleuses qui font pleuvoir ou déclenchent des tempêtes, des onguents

1. L'amour d'un chevalier humain et d'une fée est un des thèmes traditionnels de poèmes narratifs, les *lais féeriques*. On ne peut que recommander la belle édition d'Alexandre Micha, *Lais féeriques des XIII^e et XIII^e siècles*, Paris, Garnier Flammarion, 1992.

magiques pour soigner les blessures et même la folie !

Les jeunes filles guérisseuses sont sans doute d'anciennes fées et la Dame de la fontaine une divinité des eaux. Le vavasseur accueillant n'est-il pas quelque dieu hospitalier (Lug par exemple) ? La forêt de Brocéliande ne tire-t-elle pas son nom de *Bréchéliant* qui signifie en langue celtique « forteresse de l'Autre Monde » ? La folie d'Yvain s'apparente à une mort symbolique bientôt suivie d'une résurrection, de la naissance d'un homme nouveau sous une nouvelle identité, dans une nouvelle peau, celle du Chevalier au Lion.

Toute l'œuvre doit être lue sur plusieurs plans car deux mondes au moins y cohabitent : le monde celtique, plus mystérieux, et le monde chrétien, plus rationnel. N'y a-t-il pas près du perron et de la fontaine, tous deux sacrés, une chapelle qui représente l'appropriation par le christianisme de lieux celtiques ? Autant de dimensions qu'il ne faut pas perdre de vue pour bien comprendre, au-delà de son apparente sobriété, ce qu'on peut considérer comme « le plus équilibré, le plus passionnant, le plus émouvant des romans de chevalerie¹ ».

1. André Eskénazi, *Yvain ou le Chevalier au Lion* (extraits), Classiques Larousse, p. 24.

I

LE RÉCIT DE CALOGRENANT

Le roi Arthur, qui demeure pour tous le modèle de la vaillance et de la courtoisie, régnait alors sur la Bretagne. Il avait réuni, cette année-là, à l'occasion de la Pentecôte, une cour particulièrement brillante. En son château de Carduel, en Galles, la fête était vraiment somptueuse.

Une fois les tables desservies, les chevaliers, par petits groupes, rejoignirent dans les salles du palais les dames, les demoiselles et leurs suivantes. Certains échangeaient des nouvelles. D'autres parlaient de l'Amour, des angoisses et des tourments qu'on endure à cause de lui et aussi des grandes joies qu'il procure.

Autrefois, ses disciples étaient nombreux et savaient se comporter avec honneur, courtoisie et générosité. Ce n'est plus le cas de nos jours. Nombreux sont ceux qui bien à tort prétendent aimer alors qu'ils n'éprouvent pas le moindre sen-

timent. Il est bien regrettable de galvauder ainsi l'Amour et de le tourner en dérision.

Mais quittons les vivants pour retrouver ceux qui ne sont plus car la courtoisie d'un mort est plus digne d'intérêt que la vulgarité d'un vivant. C'est pour cela que j'ai envie de parler de celui qui en est digne : le roi de Bretagne dont la renommée est universelle et éternelle. C'est grâce à lui, je suis bien d'accord avec les Bretons, que perdue le souvenir des meilleurs chevaliers qui consacrèrent tant d'efforts à se couvrir de gloire.

Ce jour-là, au grand étonnement de tous, le roi se leva et quitta l'assemblée. Certains s'en offusquèrent. Les commentaires allaient bon train car jamais encore on ne l'avait vu se retirer dans sa chambre pour dormir ou se reposer un jour de si grande fête. Cette fois-là, pourtant, la reine le retint si longtemps auprès d'elle qu'il s'endormit.

À l'extérieur, devant la porte de la chambre, Didonel, Sagremor, Keu, monseigneur Yvain et monseigneur Gauvain écoutaient Calogrenant, un chevalier fort aimable, faire le récit d'une aventure qui, loin d'être à son honneur, s'était achevée à sa grande honte.

La reine, qui l'avait entendu conter son histoire, se leva, quitta le roi et vint furtivement prendre

place parmi l'auditoire. Seul, Calogrenant l'aperçut et se dressa vivement pour la saluer. Keu, toujours sarcastique et malveillant, persifla :

– Par Dieu, Calogrenant, n'allez pas croire, dans votre naïveté, que vous êtes le plus courtois de nous tous. Si nous ne nous sommes pas levés, ce n'est ni par paresse ni par dédain mais tout simplement parce que nous n'avions pas encore vu Madame.

– Je crois bien, répliqua la reine, que vous en crèveriez si vous ne pouviez pas épancher votre venin sur vos compagnons tant vous êtes odieux et mal élevé.

– Madame, si votre présence parmi nous n'est pas un bienfait, faites au moins en sorte que ce ne soit pas une nuisance. Je n'ai rien dit qui puisse m'être reproché. Brisons là, s'il vous plaît, cette querelle oiseuse. Demandez-lui plutôt de continuer son récit.

Calogrenant reprit la parole :

– Madame, peu m'importe cette mauvaise querelle ! Messire Keu, à de plus vaillants et à de plus sages que moi vous avez tenu des propos blessants et injurieux, comme à votre habitude. On ne peut empêcher le bourdon de bourdonner, le taon de piquer, le fumier de puer et Keu d'être

odieux. Cependant, si Madame veut bien m'y autoriser, je n'en raconterai pas plus pour aujourd'hui.

– Madame, tous ceux qui sont ici vous sauront gré de lui demander de continuer, reprit Keu. Je ne vous demande pas de le faire pour moi mais pour tous les autres qui ont grande envie d'écouter la suite de son récit.

La reine dit alors :

– Calogrenant, ne prenez pas ombrage des attaques du sénéchal Keu. Il faut toujours qu'il persifle. C'est plus fort que lui. Ne soyez pas fâché et, je vous en prie, ne refusez pas à cause de lui de poursuivre votre récit. Reprenez donc depuis le début. C'est moi qui vous le demande.

– Madame, je n'ai plus la moindre envie de leur raconter quoi que ce soit et je préférerais me taire si je ne craignais de vous déplaire. Puisque tel est votre désir et quoi qu'il m'en coûte, écoutez bien. Ouvrez grand votre cœur en même temps que vos oreilles car le vent a tôt fait d'emporter les paroles qu'on ne fait qu'entendre. Les oreilles sont le chemin par lequel la voix s'en vient jusqu'au cœur qui, s'il est attentif, saisit les paroles et les garde au plus profond de lui-même. Alors, si vous voulez réellement comprendre, écoutez avec votre cœur

car ce que je vais vous dire n'est ni songe ni mensonge mais c'est ma propre histoire.

Il y a à peu près sept ans, j'allais seul, comme un chevalier errant, en quête d'aventure. Ayant engagé mon cheval sur un mauvais sentier plein de ronces et d'épines à travers la forêt de Brocéliande, j'eus grand-peine presque tout le jour à me frayer un chemin. Quand je débouchai enfin, non sans mal, dans une lande, j'aperçus une tour à une demi-lieue de là. Je m'en approchai aussitôt et découvris le mur d'enceinte entouré d'un fossé large et profond. Sur le pont se tenait le seigneur du lieu, un autour perché sur son poing.

J'avais à peine eu le temps de le saluer que, bénissant le chemin qui m'avait mené jusqu'à lui, il me tenait déjà l'étrier pour m'inviter à descendre de cheval, ce que je fis car j'avais besoin d'être hébergé. Ayant franchi le pont et la porte, nous arrivâmes dans la cour. Au milieu, était suspendu un plateau de cuivre. Le vavasseur y frappa trois coups à l'aide d'un maillet. Répondant à ce signal, ceux qui se trouvaient à l'intérieur du château sortirent des appartements et descendirent dans la cour.

Un serviteur vint prendre mon cheval que tenait le généreux vavasseur tandis qu'une jeune

fille s'approchait de moi. Elle était si fine, si élancée, avait une telle prestance dans son maintien que c'était un ravissement pour le regard. Elle m'ôta fort adroitement et fort agréablement mon armure et me couvrit d'un court manteau de soie bleu foncé doublé de fourrure.

Bientôt, tout le monde nous abandonna la place, nous laissant seuls, elle et moi, ce qui n'était pas pour me déplaire. Elle me fit asseoir dans un ravissant petit jardin entouré de murs bas. Elle était merveilleusement belle, d'une grâce incomparable et elle se montra si bien élevée, si instruite, de conversation si agréable que j'étais totalement sous l'emprise de son charme. Mais, hélas, à la tombée de la nuit, le vavasseur crut bon de venir me chercher pour souper. Bien à regret, je fus obligé d'accepter l'invitation de mon hôte.

Je ne sais que vous dire du souper sinon qu'il fut tout à fait à mon goût puisque la jeune fille était assise en face de moi.

Après le repas, le vavasseur me dit qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait hébergé un chevalier errant en quête d'aventure. Il m'invita à faire halte au retour si je le pouvais. J'aurais risqué de l'offenser si j'avais refusé, aussi, j'acceptai volontiers.

Je fus confortablement logé cette nuit-là. Au lever du jour, mon cheval était sellé comme je l'avais demandé. Dans ma prière, je recommandai au Saint-Esprit cet hôte si aimable et sa chère fille et je pris congé d'eux le plus tôt possible.

Je n'étais guère éloigné de chez eux que j'aperçus dans un essart des taureaux sauvages en liberté qui se battaient si furieusement en menant un tel vacarme que j'eus tout d'abord, je l'avoue, un mouvement de recul. Un vilain mesurant bien dix-sept pieds et qui avait tout l'air d'un Maure, d'une laideur si repoussante que je ne saurais trouver les mots pour la décrire, était assis sur une souche et tenait à la main une grande massue sur laquelle il s'appuyait.

En m'approchant un peu, je vis qu'il avait la tête plus grosse que celle d'un roncín, les cheveux en broussaille, les tempes dégarnies, les oreilles grandes et velues comme celles d'un éléphant, les sourcils épais, la face aplatie, des yeux de chouette, un nez de chat, la bouche fendue comme celle d'un loup, des dents de sanglier, acérées et jaunes, la barbe rousse, les moustaches mal taillées, le menton directement soudé au buste, l'échine longue, courbe et bossue. Ce monstre portait un bien étrange vêtement simplement composé de deux

peaux de bœufs ou de taureaux récemment écorchés, attachées à son cou.

Quand il me vit approcher, il bondit sur ses pieds. Ne sachant quelles étaient ses intentions, je me mis en position de défense. Mais il resta là, immobile. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'un idiot qui ne savait pas parler. Toutefois, je m'enhardis assez pour lui demander :

– Quelle espèce de créature bonne ou diabolique es-tu ?

Il répondit qu'il était un homme.

– Quelle sorte d'homme ?

– Je suis tel que tu peux me voir et je ne change jamais d'aspect.

– Que fais-tu ici ?

– Je garde les bêtes de ce bois.

– Tu les gardes ? Ce sont des bêtes sauvages qui n'ont jamais obéi à l'homme. Pour les garder, il faudrait les parquer dans un enclos.

– Pourtant, je les garde et elles m'obéissent.

– Comment fais-tu ?

– Quand je m'approche d'elles, aucune bête n'ose bouger. J'en attrape une, je l'empoigne par les cornes ; alors les autres, terrorisées, s'assemblent autour de moi comme pour demander grâce. Je suis leur maître. Et toi, dis-moi à ton

tour quel genre d'homme tu es et ce que tu viens faire par ici.

– Je suis un chevalier errant en quête de ce que je ne peux trouver. J'ai beaucoup cherché mais en vain.

– Que voudrais-tu trouver ?

– L'aventure pour mettre à l'épreuve ma vaillance et ma hardiesse. Sais-tu où je puis la trouver ou, si tu as connaissance de quelque prodige, je te prie instamment de me les enseigner.

– Tu devras te passer d'aventure car je n'ai jamais entendu parler de ça. Mais si tu voulais aller jusqu'à une fontaine, non loin d'ici, et si tu te pliais à la coutume, je ne pense pas que tu en reviendrais sain et sauf. Là, tout près, tu trouveras un sentier qui t'y mènera. Tu n'as qu'à le suivre. Tu ne risques pas de te perdre, c'est tout droit. Tout au bout, tu découvriras une petite chapelle et, juste à côté, à l'ombre d'un arbre qui ne perd jamais ses feuilles, tu verras la fontaine qui bouillonne. Son eau est pourtant plus froide que le marbre. Il y a un bassin de fer suspendu à une grande chaîne qui tombe jusque dans l'eau. Si tu prends de l'eau dans ce bassin et que tu la verses sur la grosse pierre juste à côté – c'est une pierre comme je n'en ai jamais vu de semblable – tu déclencheras une ter-

rible tempête qui fera fuir tous les animaux de la forêt: chevreuils, cerfs, daims, sangliers, oiseaux. Pas un seul n'osera rester. Les arbres vont se briser. Il va pleuvoir très fort. L'orage va tonner, les éclairs vont déchirer le ciel avec une telle violence que, si tu peux en réchapper, c'est que tu auras plus de chance que tous ceux qui s'y sont risqués avant toi.

Quittant donc le vilain, je m'engageai sur le chemin qu'il m'avait indiqué. Il était sans doute près de midi lorsque je découvris l'arbre et la chapelle. L'arbre, c'était, pour sûr, le plus beau pin qui ait jamais poussé sur la terre, au feuillage si dense que la pluie n'aurait pas pu passer au travers. Je vis le bassin pendu à l'arbre. Il n'était pas de fer mais de l'or le plus fin. Quant à la fontaine, elle bouillonnait comme de l'eau chaude. La grosse pierre, c'était une émeraude évidée reposant sur quatre rubis plus flamboyants et plus lumineux que le soleil du matin. J'avais grande envie de savoir ce qu'il en était de l'orage et j'eus à m'en repentir.

Dès que j'eus versé de l'eau sur le perron – j'avais dû en verser trop, je le crains – je vis le ciel se déchirer de toutes parts. Je fus ébloui par une multitude d'éclairs et la foudre se mit à tomber

tout autour de moi, brisant les arbres, tandis que se mettaient à tomber en rafales des nuées de pluie, de grêle et de neige. Le spectacle était effrayant. J'étais terrifié et je crus bien mourir cent fois. Heureusement, ce déluge ne dura guère et je fus bien soulagé quand il plut à Dieu de calmer les éléments déchaînés.

Les oiseaux vinrent alors s'assembler en si grand nombre sur le pin qu'il en fut tout couvert. Ils se mirent à chanter en chœur, toutes leurs voix différentes s'accordant si bien entre elles que je n'avais jamais rien entendu d'aussi beau. C'est pourquoi je les écoutai longtemps et le charme ne fut brisé que par le bruit de l'arrivée d'une troupe de chevaliers.

Je crus tout d'abord qu'il y en avait bien une dizaine mais je vis bientôt que c'était un seul chevalier qui menait si grand tapage. Il arrivait au grand galop, plus rapide qu'un aigle, avec l'air féroce d'un lion. Sans perdre de temps, je resserrai les sangles de ma selle et, aussitôt, j'enfourchai mon cheval. C'est alors qu'en rugissant cet impétueux chevalier me lança son défi.

– Vassal, vous venez de me causer un grand tort sans même m'avoir défié. Si je vous ai en quoi que ce soit porté préjudice, vous auriez dû faire

valoir votre droit avant d'engager les hostilités. Par votre faute, mes arbres ont été abattus par l'orage et j'ai été chassé de mon château par la foudre. C'est à bon droit que je me plains et vous pouvez être sûr que je ne ferai jamais la paix avec vous.

À ces mots, nous nous précipitons l'un contre l'autre. Je vous dirai pour excuser mon déshonneur que j'étais en bien mauvaise posture et que le combat était inégal : mon adversaire me dépassait sans aucun doute d'une bonne tête et avait un cheval meilleur que le mien. Je le frappe aussi fort que je peux sur le haut de son écu. Ma lance vole en éclats alors que la sienne, plus grosse et plus lourde que n'importe quelle autre lance, demeure intacte. Il m'en frappe si rudement qu'il me fait basculer sur la croupe de mon cheval et qu'il me jette à terre.

Sans un mot, sans un regard, il m'abandonne ainsi à plat ventre, au milieu du chemin, couvert de honte, et disparaît en emmenant mon cheval.

N'osant pas suivre le chevalier de peur de commettre une nouvelle folie – de toute façon, il était trop tard, il avait déjà disparu – je restai assis un moment près de la fontaine, complètement désemparé, pour reprendre mes forces et mes esprits.

Enfin, je décidai de tenir la promesse faite à mon hôte et, abandonnant mes armes et mon armure pour être plus léger, je rebroussai chemin, tout penaud.

Lorsque je parvins chez eux à la tombée de la nuit, mon hôte et sa fille se montrèrent tout aussi prévenants et cordiaux que la veille. Ils me consolèrent en me disant qu'à ce qu'ils savaient ou avaient entendu dire jamais encore aucun chevalier n'en avait réchappé. Tous avaient payé leur audace de leur liberté quand ce n'était pas de leur vie.

Voilà, vous savez tout de ma lamentable aventure. J'ai eu la folie de la conter devant vous pour la première fois.

– Vous êtes mon cousin germain, dit monseigneur Yvain, il est normal que nous ayons l'un pour l'autre une grande affection. Laissez-moi vous dire que votre seule folie c'est de m'avoir caché si longtemps votre mésaventure. Si l'occasion m'en est donnée, j'irai venger votre honte.

– On voit bien que nous venons de sortir de table, dit Keu, incapable de tenir sa langue. Il y a plus de belles paroles dans un pot de vin bien plein que dans un muid de cervoise. On a bien raison de dire qu'un chat repu ronronne haut et fort. Qu'on accomplit de grands exploits à la fin

des banquets ! Monseigneur Yvain, votre selle est-elle rembourrée ? Vos chausses de fer sont-elles astiquées et votre bannière déployée ? Partirez-vous dès ce soir ou seulement demain ? Faites-nous donc savoir quand vous courrez à ce supplice, que nous ne manquions pas de vous faire un convoi funèbre. Et si vous faites un mauvais rêve cette nuit, renoncez donc¹.

– Comment ? fait la reine. Monseigneur Keu, avez-vous perdu la raison de ne savoir garder pour vous le fiel de votre langue ? Elle vous cause bien du tort en ne faisant que persifler en toutes circonstances. À cause d'elle vous êtes haï de tous. À votre place, je l'accuserais de haute trahison. Puisque vous êtes incapable de vous amender, on ferait bien de vous exorciser.

– Madame, répond monseigneur Yvain, je me moque de ses railleries. Dans aucune assemblée quelle qu'elle soit monseigneur Keu ne se montrera ni sourd ni muet. C'est sa manière d'être courtois. Pour ma part, je n'ai l'intention d'entamer ni stérile discussion ni sottise querelle. Ce n'est pas celui qui porte le premier coup qui déclenche la bagarre

1. Ce n'est pas un simple trait de raillerie. On accordait, au Moyen Âge, une grande importance à la signification des rêves. Les rêves prémonitoires sont nombreux dans les chansons de geste.

générale mais celui qui réplique. Ce ne sera pas moi ! Je ne veux pas avoir l'air d'un dogue qui se hérisse et retrousse les babines quand un autre chien montre les crocs.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le roi, qui venait juste de se réveiller, sortit de la chambre. Aussitôt, les barons se levèrent pour le saluer mais il leur fit signe de se rasseoir. Lui-même s'installa à côté de la reine qui reprit pour lui dans le détail le récit de Calogrenant. Comme elle contait fort bien, le roi eut plaisir à l'écouter. Il fit alors serment sur l'âme de son père Uterpandragon, sur l'âme de son fils et celle de sa mère que, dans moins de quinze jours, il irait voir la fontaine merveilleuse. Il y arriverait la veille de la Saint-Jean et y ferait étape cette nuit-là. Il ajouta que tous ceux qui le souhaitaient pourraient l'accompagner.

Ce que le souverain venait de dire accrut son prestige parmi la cour car tous, tant barons que jeunes bacheliers, avaient la ferme intention de s'y rendre avec lui.

Seul, monseigneur Yvain ne partageait pas l'enthousiasme général car il avait conçu le projet de tenter l'aventure en solitaire. Une fois là-bas, il le savait bien, monseigneur Keu obtiendrait le droit de tenter l'épreuve avant lui. Ou bien mon-

seigneur Gauvain, s'il le demandait le premier. Le roi ne pourrait leur refuser ce privilège.

C'est ainsi qu'il prit la décision de ne pas attendre. Que ce soit pour son bonheur ou pour sa peine, il irait seul. Il se rendrait dans moins de trois jours à la forêt de Brocéliande et saurait bien trouver l'étroit sentier broussailleux, la lande et le manoir fortifié. Il se ferait héberger chez ce gentilhomme accueillant dont la fille est si belle et si gracieuse. Il se hâterait ensuite d'aller jusqu'à la clairière, verrait les taureaux et l'horrible vilain qui les garde. Puis, s'il le pouvait, il découvrirait enfin la fontaine, le perron et le bassin, les oiseaux sur le grand pin et il provoquerait la tempête.

Mais ce projet, il doit le garder secret. Personne ne soupçonnera rien avant que l'aventure lui ait apporté gloire ou déshonneur. Que tout le monde le sache alors, mais pas avant !

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection CLASSIQUES

Perceval ou le Conte du Graal

Le Chevalier de la charrette

Érec et Énide

- © 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Classiques
© 1993, l'école des loisirs, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1993

ISBN 978-2-211-31049-9